

Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue

Élie Castiel

Number 182, January–February 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49556ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (1996). Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue. *Séquences*, (182), 9–10.

Festival du cinéma international en ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

En octroyant le Grand prix Hydro-Québec à *L'Enfant d'eau*, de Robert Ménard, le public de la 14^e édition du Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue est resté fidèle à une certaine tradition. En effet, depuis 1983, la tendance générale penche du côté des œuvres linéaires et accessibles.

Cependant, ce qui distingue ce festival des autres reste sans contredit le nombre impressionnant de courts et de moyens métrages inscrits dans la programmation. À la soirée d'ouverture, on présentait *Taa Tam*, un excellent film d'animation d'André Leduc où, par le biais des bruits de la nature et de la vie, un personnage tribal aux allures d'extraterrestre invente des instruments de percussion. Au moment où on se demande jusqu'où peut aller l'engouement du cinéaste pour son sujet, Leduc nous arrive avec de nouvelles images et des sons qui ne sont pas loin de susciter le délire dans la salle.

Celle-ci fut aussi enthousiaste lors de la projection de *Drop*, de l'Italien Bruno Bozzetto. On se souviendra de *Allegro non troppo*, sa spectaculaire et brillante suite musicale animée. Ici, il nous propose un essai écologique d'une remarquable efficacité technique. Les couleurs jouent un rôle déterminant, se transformant en objets difficiles à discerner. Bozzetto dérouté le spectateur qui, lui, ne demande que ça. On n'est donc pas surpris de l'accueil fervent réservé à ce film.

Toujours dans le domaine de l'animation, Suzie Synott aborde le thème du Bien et du Mal dans un contexte animalier. Intelligent et perspicace, *Entre le rouge et le bleu* renvoie par la même occasion à la complexité du dialogue politique. Cela se voit dans les rapports perplexes et tendus qu'entretiennent deux groupes d'ani-



À la croisée des chemins

maux ressemblant étrangement à des humains. Chaque camp défend ses couleurs comme s'il s'agissait d'une lutte territoriale.

Dans *Divertimento No. 3 - Brush Work*, Clive Walley présente une succession de plans sur le même sujet: une peinture en voie d'être achevée. Les couleurs deviennent des personnages à part entière, créant ainsi un flot d'images enivrantes. Contemplatif.

Côté fiction, c'est le court métrage d'Éric Morin qui nous a semblé le plus prometteur. Avec *Last Chance Kabaret*, le cinéaste a voulu rendre un vibrant hommage aux gens de sa région, l'Abitibi. En choisissant comme propos les lieux et les clients (fictifs) d'une institution locale (il s'agit du célèbre bar rouyn-norandais «Le Cabaret de la dernière chance»), Morin prend conscience de ses racines et filme ses sujets, qu'il s'agisse d'objets ou de personnages, dans un noir et blanc qui les rend encore plus perceptibles. Par le fait même, il prouve qu'il est tout à fait possible de produire un cinéma régional.

Pause-café de Bernard Bergeron nous a déçu. S'agit-il de l'illustration des fantasmes du cinéaste ou d'une autocritique? Ou peut-être bien des excès du voyeurisme ou de la simple com-

plaisance? À chacun d'en juger dans cette histoire où la pause-café n'est pas obligatoirement consacrée à la dégustation de la boisson la plus populaire chez les adultes. Abordé sur un autre ton, *L'amour est un plat qui se mange froid* expose la guerre des sexes en donnant le rôle ingrat à la femme. Ici, elle devient une sorcière meurtrière qui, littéralement, «cuisine» son amant. Wilfrid-Thoma Brunière cadre bien ses images. Il a même une prédilection pour les gros plans, accentuant l'importance des objets, des gestes et des regards. On soulignera aussi *Le Bus d'Alice* de Bertrand Bonello, avec dans le rôle principal, une Carole Laure qu'il fait plaisir de retrouver. D'étranges circonstances poussent Alice à quitter Paris, son amant, en même temps que le succès qu'elle remportait comme chanteuse rock. À Montréal, elle travaille comme chauffeur d'autobus scolaire, comme ça, pour oublier. Mais elle a du mal à accepter cette rupture avec l'amour et l'art. Cela donne un film émouvant auquel on s'attache facilement. Carole Laure vit profondément son personnage; elle est troublante, attachante. On sort de la projection avec un étrange sentiment de vide existentiel.



Le Péril jeune

Vu le nombre peu imposant de longs métrages présentés au cours du festival, il est difficile d'en tirer des thèmes communs. Seules cinq premières québécoises étaient inscrites au programme, le reste de la sélection étant composé de films ayant déjà été présentés au Festival des films du monde ou ailleurs.

Du côté des découvertes, *Le Péril jeune* nous a le plus emballés. Qu'importe si Cédric Klapisch présente des images granuleuses qui finissent pas lasser, qu'importe également si le regard nostalgique n'est pas toujours empreint de vérité. Car les comédiens sont si crédibles, si proches de leurs personnages, et certaines situations si attachantes et cocasses, qu'on se laisse séduire par ce petit film sincère, tendre et émouvant. Klapisch possède ce don précieux de ne pas se prendre au sérieux, d'où une mise en scène alerte, ludique et enthousiaste.

Tout le contraire de *Mi-fugue mi-raisin*, de l'Espagnol Fernando Colomo, un récit d'initiation à l'hétérosexualité effroyablement moralisateur et homophobe par-dessus le marché.

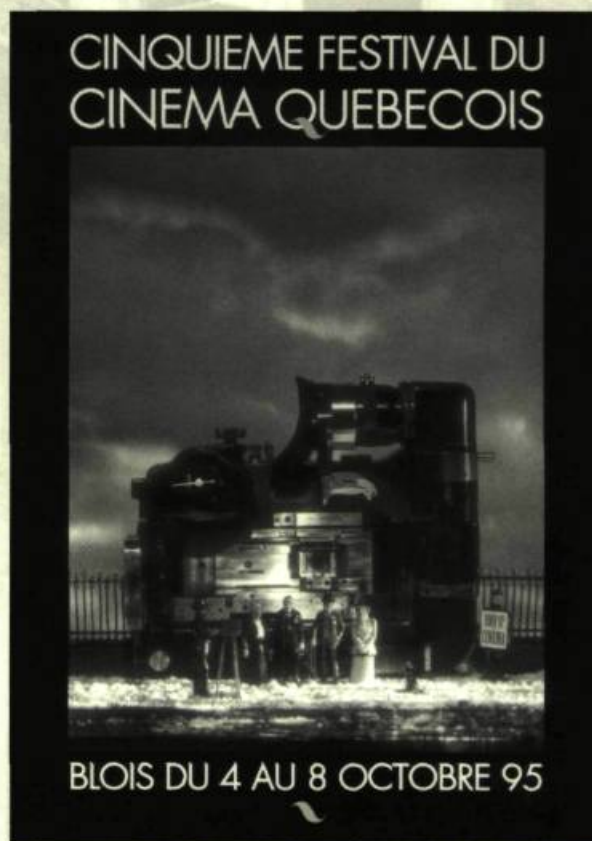
À leur sortie, nous reviendrons plus en détail sur *Augustin*, la délirante comédie d'Anne Fontaine, avec l'inimitable Jean-Christien Sibertin Blanc, *Hell Bent*, le film controversé de John Kozak qui, sur certains points, n'est pas sans rappeler *Kids* de Larry Clark, et *Les Apprentis*, le nouveau film de Pierre Salvadori. Malgré un scénario intelligent et la présence de comédiens disponibles, ce film inégal, nous fait regretter le très caustique *Cible émouvante*, son premier long métrage.

Dans l'ensemble, la qualité des œuvres proposées ne valait peut-être pas celle de 1994. Mais ne soyons pas trop sévères, car même cette année, l'audacieux, l'inusité, le risqué, l'inattendu et le divertissant étaient au rendez-vous.

En 1996, ce petit festival célèbre sa quinzième année d'existence. À la croisée des chemins entre la fin de l'adolescence et les débuts de la maturité, on se demande quel tournant prendra maintenant l'événement. Devra-t-il demeurer une manifestation cinématographique modeste assujettie aux coupures budgétaires ou, au contraire, s'arranger pour bâtir son avenir sur de plus solides fondations?

Élie Castiel

Québec sur Loire



On ne peut s'imaginer festival à la fois plus simple... et plus surréaliste. Non, vraiment, ça tient du miracle ou de la poésie. Des salles comblées par un bel après-midi ensoleillé sur les rives de la Loire? Des écoliers et des madames françaises venus voir des films québécois? En prime, pas l'ombre d'un dignitaire et qu'une poignée de journalistes d'ici. C'est donc

dire que le public est vrai, curieux et local. Il s'extasie ou ne comprend pas, chuchote des questions au voisin ou acquiesce de la tête, mais surtout, il converse ferme après le spectacle. Et c'est alors que le Festival de Blois prend tout son sens et nous désarme: la candeur avec laquelle certains spectateurs nous questionnent vaut mille sommets sur la culture et autres cours de